

SIX MOIS AUX INDES

— CHASSES AUX TIGRES —

PAR



LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1889

Droits de reproduction et de traduction réservés.

V

Etat misérable où nous sommes. — Chasse infructueuse au rhinocéros. — Excursion à Matereali. — Chasseurs d'orynns. — Deux jours dans un village. -- A Kudumtolli. — Tigre chasseur. — Retour. — Conversation avec un missionnaire. — Renseignements sur les habitants d.s Sundarbands. Conclusion : Opinion de Simson sur la chasse aux Sundarbands et sur les dangers d'attaquer le tigre à pied. — Réponse de Sanderson. — La chasse au tigre à pied est le premier des sports.

Après cette mémorable journée, nous restons encore une semaine dans ces parages, sans résultats, mais non sans incidents. Nous sommes d'ailleurs dans un état bien misérable : nos vêtements sont trempés, déchirés, coupés ; toujours absents du bateau, nous n'avons pu surveiller nos provisions ; elles

commencent à manquer ; nous n'avons plus de vin ; et, comme l'eau du pays est dangereuse, nous en sommes réduits à ne boire que de la noix de coco. Heureusement, nous n'en manquons pas, le grand prêtre nous en envoie presque chaque jour, mais si ce breuvage est frais, il est également fade, surtout aux repas. Parfois, nous le remplaçons par du lait de buffle, que les villageois de ce pays mettent dans des pots de cuivre ; l'odeur en est très prononcée. Nous nous nourrissons de riz et de filets de cerf. Nous avons même mangé de la tigresse ; et, en dépit des assertions de M. de Boissy, je trouve que c'est une excellente viande qui a le goût de veau.

Au surplus, nous ne restons guère sur notre bateau-maison.

Le 10, nous partons, Morès et moi, sur la pirogue d'Hakim et Chaïem. Ce dernier a trouvé une piste de rhinocéros ; il en est assez fier, car ce gibier est rare par ici. On sait d'ailleurs que les Sundarbands sont la seule région de l'Inde où l'on trouve le *Rhinoceros Sundicus*, propre à la Malaisie, plus petit que l'*Indicus*, et portant deux cornes.

La piste actuelle est vers Dunkali. Dunkali est une rivière sortant d'un petit étang nommé Koultoli ; pendant la chaleur, c'est la seule place de la contrée où les animaux trouvent de l'eau douce. Aussi ne s'en écartent-ils pas.

Nous débarquons avec peine, la boue est, glissante et collante ; il ne nous sera pas difficile de suivre la trace des rhinocéros. Nous retrouvons de suite le vol-ce-l'est ; les animaux doivent être forts à en juger par leurs empreintes toutes fraîches, des trous de quarante à cinquante centimètres de profondeur sur trente de diamètre.

Nous nous avançons en file indienne, Chaïem en tête, puis moi, Morès, et les autres shikaris. Mais la marche est pénible ; nous sommes obligés de nous traîner sous des palmiers épineux et nous faisons beaucoup de bruit en retirant nos bottes de la boue ; nous luttons aussi contre des racines de sundris, montant en stalagmites, entre lesquelles il faut trouver la place pour mettre le pied, et qui craquent à chaque pas.

Nous arrivons ainsi à une petite clairière que nous sommes obligés de traverser dans

les hautes herbes où nous disparaissions entièrement ; des tamariniers y sont à demi enfouis. Nous ne sommes guère rassurés, car nous reconnaissons des traces de tigre toutes fraîches, et l'on n'y voit pas à un mètre de distance ; c'est à peine si nous pouvons nous suivre les uns les autres.

Aussi est-ce avec plaisir que je rentre dans le bois. Chaïem nous conseille de nous arrêter tandis qu'il va en reconnaissance avec Hakim. Nelagachi et Ratchibullo ne nous quittent pas. Nous nous installons tant bien que mal sur un gros sundri couvert d'orchidées.

Hakim revient au bout de trois quarts d'heure : — *Ghanda déka* (j'ai vu les rhinocéros), et il nous fait signe qu'ils mangent. Il ajoute qu'il ne faut pas faire de bruit. Nous voilà bien malheureux, car nos grosses bottes produisent un vacarme épouvantable ; plus nous nous efforçons de marcher légèrement, moins nous y réussissons. Il faut traverser une quantité de petits fossés naturels. Nous y enfonçons jusqu'au-dessus des genoux et nous retirons nos jambes avec peine, tandis que la vase se remplit d'eau en faisant un glouglou bruyant.

Nos shikaris font des gestes désespérés : eux glissent sans qu'on les entende ; il est vrai qu'ils sont absolument nus et qu'ils ont une grande habitude de cette marche.

Ils nous offrent alors d'aller tuer les rhinocéros à eux seuls. Nous refusons avec indignation cette proposition déshonorante : tout ou rien.

Ils se contentent donc de nous montrer la direction, qu'indiquent d'ailleurs suffisamment les traces. Les rhinocéros ne doivent pas être loin, mais ces diables de chasseurs ont un air de doute et d'ironie qui nous inquiète.

Pour augmenter notre malchance, nous avons à traverser de grandes fougères séchées ; elles s'accrochent à la laine de nos vêtements et c'est un craquement continu de feuilles mortes. Je fais signe à Morès de s'arrêter un instant. J'entends à une trentaine de mètres sur la gauche cette sorte de grognement que font les animaux qui broutent ; je distingue même une forte respiration : nous touchons au but. Mais nous voulons trop nous presser ; du reste, nous ne faisons guère moins de bruit en allant plus lentement...

Tout à coup un grand mouvement se produit dans le buisson, le sol tremble, frappé lourdement et régulièrement : ce sont les rhinocéros qui décampent ! Nous ne pouvons les voir ; ce doivent être des masses énormes : on dirait d'un régiment de cavalerie au galop. Le temps nous manque pour les poursuivre ; ce sera pour une autre fois, mais nous changerons de méthode. Nous cernerons les animaux et marcherons sur eux de trois côtés différents ; il faudra bien ainsi que l'un de nous au moins ait chance de tirer.

Le 18, nous repartons de fort bon matin pour un déplacement de quatre à cinq jours. Nous abandonnons M. de Boissy : il a d'ailleurs d'aimables compagnons dans la personne de l'ardent Chougran, du vieux Bamacheran et de son fils.

Cette fois nous redescendons vers la mer. A certains endroits la rivière a plus d'un kilomètre de large ; elle est toujours bordée par la même jungle avec les mêmes petits palmiers.

Nous sommes témoins, dans ces parages, d'une scène assez amusante. Une buse décrit

des cercles autour de notre steamer, cherchant à ramasser quelques débris : un coup de fusil la fait tomber à l'eau. Aussitôt surgit, de je ne sais d'où, un grand aigle dont la présence nous avait échappé ; il fond sur la buse et l'enlève dans ses serres. Nous le blessons à son tour ; il répond à nos coups de fusil par des cris de douleur, mais ne lâche pas sa proie et va tomber mort à côté d'elle sur le rivage, où quelque fauve les mangera tous deux. Ainsi va le monde : partout la lutte pour la vie.

Nous croisons un grand train de bois : bateaux plats, chargés à l'avant de rouges bûches de sundri ; à l'arrière, la cabane recouverte de feuilles de *Phœnix padudosa*. On voit parfois, le long de la rive, dix et quinze radeaux de cette espèce qui attendent leur chargement pour se mettre en route.

Nous traversons un petit canal, semblable à Hari-Kali, qui nous livre tout juste le passage, et nous retombons dans une rivière plus grande encore que la précédente. Le paysage s'élargit, la masse d'eau est immense : c'est à peine si, d'une berge, nous pouvons

apercevoir l'autre. Les arbres aussi s'élèvent. Nous contourrons l'« île des Orynnis », entièrement boisée ; les arbres sont, pour la plupart, des *kaoras*, dont le feuillage rappelle celui du chêne, mais nous paraît plus léger, plus délicat. L'îlot paraît intéressant, et nous regrettons que le temps nous manque pour le visiter. Il n'est probablement connu que des chasseurs indigènes qui l'ont baptisé.

Nous tournons encore une fois et nous nous engageons dans un nouveau canal étroit, où nous jetons l'ancre, vers six heures du soir...

Ce n'est pas le cas de dire avec Lamartine : « Le soir ramène le silence », — ici le silence règne toujours, — mais un grand calme descend sur la jungle et sur le fleuve. Il fait frais, le clair de lune est superbe et les palmiers, projetant leurs ombres sur l'eau, semblent grandir et prendre des formes fantastiques.

Les chasseurs, assis à l'arrière, s'égaient en se racontant à voix basse leurs aventures. De temps à autre, l'un d'eux rompt la tranquillité de la nuit en imitant dans son chati le cri rauque du tigre qui appelle sa femelle ; bien qu'ils en aient une longue pratique, les shikaris

s'amuse encore de cette imitation et sourient en parlant du *bhâg*. A ces feints rugissements ne répondent, d'ailleurs, que les beuglements plaintifs des deux victimes que nous avons offertes en sacrifice aux tigres. Je songe que c'est peut-être la première fois que ces bois auront été foulés par des blancs, que ces eaux tranquilles auront frémi sous le choc de l'hélice... Et je m'endors de bonne heure en rêvant de charges de tigres et de trophées de peaux.

Le lendemain nous rencontrons une pirogue montée par deux chasseurs d'orynns. Ils s'arrêtent et écoutent les récits merveilleux que nos shikaris avaient déjà faits à Moïem et qu'ils renouvellent à leur intention.

Il est curieux de voir comme cette race a le type européen ; je ne puis croire que ce soient de vrai Bengalis. Un de ces deux chasseurs reçoit immédiatement de nous le surnom de « l'officier de marine » : avec ses grands favoris, il a absolument la tête de certains lieutenants de vaisseau de ma connaissance ; ce serait à s'y tromper si son teint était plus clair.

de variété que présente ici le gros gibier : en Assam, le tigre alterne avec le rhinocéros, et l'ours avec le buffle. Il est vrai que là-bas aussi, pour chasser avec succès le tigre, il faut renoncer aux autres proies, et qu'en somme nous aurions trouvé moins de coups de fusil sérieux à tirer qu'ici.

Il existe bien des rhinocéros dans certaines parties du Népaül, mais les shikaris refusent de les indiquer ; ces animaux sont sacrés et, pour les chasser, il faut une permission spéciale du gouvernement. N'ayant pas de scrupules, nous nous adressons à celui-ci, qui fait mille difficultés ; ce n'est que le 28 mars que nous obtenons la permission. Hélas ! nous n'en profiterons même pas. Il n'y a que deux ou trois mahouts qui consentent à mener leurs éléphants aux rhinocéros ; cette chasse n'admet qu'un très petit nombre de fusils, car on ne peut attaquer la bête qu'au moment où elle sort du bois vers trois heures du matin. Une ligne étendue rendrait l'approche impossible. D'autre part, si la partie était organisée, tout le monde voudrait y aller ; il est donc préférable que personne n'y aille. Enfin

les rhinocéros sont au moins à trente milles de notre camp : nous risquerions de faire ce voyage sans en rencontrer un seul. Pour toutes ces raisons nous y renonçons.

Un peu de repos ne sera pas de trop. Nos chasses sont très fatigantes : nous restons en moyenne six à huit heures dehors, par un soleil ardent, et ne nous arrêtons que pour le lunch ; encore faut-il, avant de nous occuper de nous-mêmes, que nous trouvions de l'eau pour que les éléphants boivent et se baignent ; parfois une ancienne rivière sur laquelle nous comptions s'est déplacée et nous devons marcher cinq ou six heures à sa recherche.

Il nous arrive de cheminer une journée entière après un tigre sans le voir, et sans pouvoir tirer aucun autre gibier, de peur d'éloigner celui-là : c'est un genre d'expéditions que nous n'aimons guère. Le mouvement de l'éléphant est en outre assez pénible : assis, on est à chaque pas rejeté d'arrière en avant, et debout, on est forcé de se cramponner sans relâche. Les premiers jours j'ai le dos vraiment brisé, et suis réduit à demeurer au camp.